

L'Illustration Européenne

ABONNEMENTS.
BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50, -
ÉTRANGER fr. 10, plus les frais de poste.
Directeur : THÉO SPITZ.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE.

SOMMAIRE. Gravures: Dans la Cage aux Lions, d'après M. E. Landseer. - Le Départ des Croisés, par Gustave Doré. - Le Repos pendant la danse. Supplément au No. de ce Jour. - Le Portrait du Sergent, d'après M. J. Meissonier. - La journée de Thomas-le-Menuisier.

TEXTE: Avis. - A nos Lecteurs. - Nos Gravures. - Chronique de ce jour. - Le Fils de L'Inconnu. Le Départ. - Bannière du Toit Paternel. Roman. - Rébus

ADMINISTRATION.
Boulevard du Nord N°. 107.
à BRUXELLES.

Administrateur: C. APPELIAN.

Prop.-Éditeur: HENRI BOGAERTS.

N°. 1.

— 10°. A N N É E. —

8 Novembre 1879.

AVIS.

Nous appelons l'attention de nos abonnés sur les belles primes que nous attachons à la solution du Rébus figurant à la 7^e page du présent numéro.

A NOS LECTEURS.

Une publication belge, qui entre dans sa dixième année d'existence, a donné, certes, une preuve éclatante de sa vitalité. Nous serons donc très-brefs dans les paroles que nous avons l'habitude d'adresser chaque année

à nos fidèles abonnés. Ceux-ci savent que nous ne nous endormons pas dans le succès; ils connaissent nos efforts pour arriver à réaliser des progrès continus, à tous les points de vue. Nous n'avons qu'à demeurer fidèles à nos traditions, à nos principes pour mériter de plus en plus la confiance des familles.

Dans l'avenir, comme dans le passé, l'illus-



DANS LA CAGE AUX LIONS, D'APRÈS M. EDWIN LANDSEER.

tration Européenne ne négligera rien pour se maintenir au rang qu'elle occupe, et il ne nous reste qu'à dire: merci! aux amis connus et inconnus, dont la sympathie n'a cessé de nous soutenir et de nous encourager depuis la première heure.

L'Illustration Européenne commence, dans le présent numéro, la publication de deux grands romans inédits, de genres tout différents:

1^o. LE FILS DE L'INCONNU,

2^o. BANNIE DU TOIT PATERNEL!

Le premier est ILLUSTRÉ par GUSTAVE DORÉ.

Nos abonnés reçoivent, — gratuitement, — avec ce numéro, une superbe gravure, tirée à part et exécutée d'après le célèbre tableau du grand peintre Benjamin Vautier le Repos pendant la danse.

La célébration du cinquantième anniversaire de notre Indépendance Nationale, sera le grand événement de l'année 1880, et tous les Belges auront à cœur de conserver un souvenir durable des fêtes splendides qui auront lieu à cette occasion.

Aussi répondons-nous à un vœu général en publiant, comme annexe à l'Illustration Européenne, à partir de janvier prochain: L'ORGANE ILLUSTRÉ DE L'EXPOSITION DE 1880.

Cette publication, qui comprendra plus de deux cents pages, ne se vendra pas à part, et sera donnée GRATUITEMENT à tous les abonnés de la dixième année.

Ajoutons que nous ferons, dans l'Illustration Européenne même, une large part aux fêtes du cinquantième anniversaire.

On voit que nous ne reculons devant aucun sacrifice pour satisfaire nos abonnés et donner à notre œuvre une importance nouvelle.

NOS GRAVURES.

DANS LA CAGE AUX LIONS.

Ce tableau, — d'un des princes de l'École anglaise contemporaine, — nous représente un énergique dompteur au milieu de ses fauves. Vêtu d'un antique costume romain, tenant dans la main droite un petit fouet, seule arme dont il se sert pour châtier ses terribles élèves, il vient d'entrer dans la cage de fer. Aussitôt, lions, lionnes, tigres, panthères, soumis et dociles, reculent tremblants devant le regard flamboyant de leur maître. Mais lui, il les appelle d'une voix pleine de douceur, et tous ils viennent ramper à ses pieds et lui lécher les mains. Le lion est debout contre les barreaux de sa cage, et la lionne est couchée derrière lui; à gauche du dompteur se trouve un tigre magnifique qui, ouvrant sa large gueule, jette sur lui des regards féroces et craintifs à la fois. Plus loin, un jeune léopard, le cadet de la famille, semble adorer une petite caresse du dompteur.

Landseer, né à Londres en 1803, est le favori de l'aristocratie anglaise. Tous les animaux lui sont familiers, mais il excelle surtout à reproduire les scènes de la vie des animaux. L'œuvre que nous reproduisons est considérée comme une de ses créations les plus vraies et les plus saisissantes.

LE PORTRAIT DU SERGENT.

Un jeune peintre de portraits, se promenant un jour à la recherche de quelque ouvrage et d'un peu de pain, a rencontré sur sa route un soldat.

Comme il passait devant la caserne du régiment de Royal Dauphiné, le sergent de garde, se trouvant ce jour-là la bourse mieux garnie que d'habitude, l'a appelé et lui a commandé de faire sur-le-champ son portrait. L'artiste, de peur de laisser échapper une aussi belle occasion, n'a pas perdu son temps à débattre le prix et immédiatement il s'est mis à l'œuvre.

Et le voilà, assis sur une mauvaise chaise de paille, et ayant pour tout chevalet ses deux jambes croisées, traçant à grands coups de pinceau et le chargeant de ses plus brillantes couleurs, le portrait du beau sergent. Voyez quelle pose de vainqueur celui-ci prend! Comme il fait ressortir tous les avantages de sa personne, rehaussés par un uniforme qui lui va à merveille. La moustache au vent, la main gaillardement posée sur son sabre, il se cambre, il se donne des airs de suffisance, il songe déjà à l'effet que son portrait va produire dans sa famille et sur sa payse.

Sur un banc, deux camarades sont assis; l'un, fumant sa pipe, semble regarder son compagnon d'un œil de pitié et fait sans doute en lui-même des réflexions sur la vanité humaine; l'autre suit des yeux le pinceau du peintre.

Dans le fond du tableau, deux pauvres conscrits, se tenant à une distance respectueuse, contemplent d'un air ébahi le travail de l'artiste, et s'extasient sur la parfaite ressemblance avec l'original.

Ce chef-d'œuvre de M. Meissonier a été payé cent mille francs par M. le baron de Schroeder, qui en est aujourd'hui l'heureux possesseur.

LE REPOS PENDANT LA DANSE.

(Supplément au N^o. de ce jour.)

Nous tenons aujourd'hui la promesse faite dans notre dernier numéro, en joignant à celui-ci, — comme supplément gratuit pour nos abonnés à la dixième année, — une reproduction de l'œuvre capitale de Benjamin Vautier, laquelle figure à l'heure présente au Musée de Dresde.

Un mot sur le peintre: — Benjamin Vautier est né à Morges (canton de Vaud), en 1830; il fit ses premières études à l'Académie de Dusseldorf et débuta par de petites toiles, représentant, avec un naturel admirable, un sentiment exquis, des scènes de la vie de famille chez les paysans et dans la petite bourgeoisie. Cet artiste a été l'objet de grandes distinctions, tant en Allemagne qu'à l'étranger.

CHRONIQUE DEÇA DELÀ.

SOMMAIRE. — Un souvenir et une appréciation. — Trois lettres. — Deux millionnaires. — Tuer un homme pour éviter un accident. — L'ordre des sens chez l'homme, le quadrupède et l'oiseau. — Le résultat d'une visite électorale. — Ce que deviennent les coquilles d'huîtres. — Un distique. — Une question posée dans des jeux de société. — Le journal: couplets chantés dans une réunion de journalistes.

Un ancien chef d'institution à Paris, établi depuis plus de vingt-cinq ans parmi nous, affirmait dernièrement que la majeure partie des Français, sans distinction d'âge, étaient de vrais enfants, aussi prompts à se lasser du jouet de la veille qu'ils avaient mis d'ardeur à s'en assurer la possession.

„Voici, nous disait-il, ce qui m'arriva après la révolution de février 1848, époque à laquelle j'avais sous mes ordres quelques centaines de jeunes gens. Cette révolution, à l'instar du reste de toutes les révolutions, n'avait pas manqué de s'affirmer dans la rue par des chants patriotiques à la note élevée et assourdissante. Il va sans dire que les cours de mon établissement, vieux couvent dont les galeries voûtées étaient pleines de résonnances et d'échos, ne furent pas exemptes, aux heures des récréations, de la contagion envahissante.

„Comment l'empêcher, dans un moment où

les élèves-citoyens de cinquième des lycées, envoyaient au gouvernement provisoire une députation pour faire acte d'adhésion à la République, et demander que les „pions" fussent chargés de confectionner eux-mêmes les pions qu'ils infligeaient aux élèves-citoyens!

„Cependant maints voisins protestaient contre ce vacarme assourdissant, et je dus bien songer aux moyens de les en affranchir.

— Mes amis, dis-je à mes élèves, vous adorez la „Marseillaise;" mon cœur s'en réjouit, attendu que j'en raffole. Toutefois, j'ai le devoir de vous transmettre une prière que vous accueillerez sans peine, j'en ai la certitude, car de jeunes patriotes sont toujours de braves enfants. Plusieurs de nos plus proches voisins ont ou des malades ou des vieillards; vos chants du matin les réjouissent, mais vos chants du soir les empêchent de dormir. Convenons de ceci: la grande récréation du matin appartiendra tout entière à la „Marseillaise," les récréations du soir seront consacrées aux jeux habituels.

— C'est cela, s'écrièrent en chœur tous nos charmants espions; paix aux malades, et vive notre excellent maître!

„Le premier jour, tout alla comme au programme; les jours suivants, les chœurs faiblirent de plus en plus, et huit jours plus tard, il eût fallu menacer les élèves de la retenue pour les obliger à faire semblant de trouver du goût à leurs anciennes manifestations."

Notre interlocuteur termina par cette réflexion; „Ceci peint parfaitement mes chers compatriotes: peuple pseudo-révolutionnaire, au fond, n'aimant rien tant que son repos, mais que toute monotonie énerve, même la monotonie du bonheur."

**

Documents originaux, trouvés dans le dossier d'un récent procès en séparation de corps et de biens:

A M^{lle} Zoé, demoiselle de magasin chez M^{me}....

Charmante Sylphide,

„Je vous ai vue passer sur la place de.... Vous ne marchiez pas, vous glissiez; un voile jaloux me cachait vos traits, mais ils m'ont paru ceux de la sœur d'un chérubin. Vous êtes mignonne comme une fée, légère comme un oiseau, parfumée comme une rose. Je vous voyais marcher sur la terre, mais à chaque moment je craignais de vous voir remonter au ciel, les ailes déployées. Heureux celui qui pourrait vous adorer et mourir! C'est le vœu que forme l'esclave de vos esclaves.

Adolphe B.

Réponse, S. V. P."

A Monsieur Adolphe B., an ploïé ché M... magasin de Confaision.

„Cé flatteur pour moi que vous ma pèllez sil fide, mais je ne peu pas man flaté, mon non etan Zoé. Pour ce qui ait de glisé sur la plasse, sa net pas mon abitude, fau croire que sa aurat été une pière qui aura trouvé sou mon pié. Si je port un voile, séque sant ete lède, je suit un peu palle, ait la vu fa tiqué. Il ait vré que je suit acé lé gère et que je mai de laudé colonne sur mon mouchoire, mé sa ne peu pas santire la rose. Vous ditte que vous voullé ma doré et pui mourire, il nan fau pa tan, si vots aitte un honeté homme, an ploïé com vous dite, on pourra s'en tende. Zoé."

A Madame D., fripière, rue ...

Ma chère belle-mère,

„En épousant votre fille Zoé, je savais bien que ce n'était pas le Pérou, mais je croyais que, quand on est plus que pas belle, petite, pâlotte, avec une épaule en retour, les pieds plats et un peu louchonne, on devait chercher à se rendre agréable à son mari par un bon caractère et des procédés irréprochables. Pour le caractère, il est, comme dit cet autre, approchant comme un torchon de cuisine, à ne pas savoir par quel bout le prendre. Pour la façon d'agir, depuis trois mois ça va approchant comme le torchon.

Or, ma chère belle-mère, comme votre fille

m'a quitté pour retourner chez vous, vous concevez que je ne suis plus rien pour elle, et que vous pourrez en faire ce que vous voudrez.

Votre ancien gendre,
Adolphe B.

Que de réflexions philosophiques peuvent naître à la lecture de ces trois missives!

**

„Il n'y a pas de petite industrie qui ne puisse être la source d'une grande fortune," a dit le célèbre économiste anglais Adam Smith. Voici deux simples faits:

Il y a une vingtaine d'années environ, un marchand de taffetas gommé ne savait plus où donner de la tête. Les affaires n'allaient pas, mais les échéances allaient bien. Notre homme avait fait argent de tout pour parer à une fin de mois. Il lui restait une centaine de mètres de taffetas rouge dont il ne savait que faire; il imagine d'en confectionner des ballons pour les enfants. Les ballons s'enlèvent à miracle, l'inventeur prend un brevet, fabrique en grand et inonde la France et l'Europe de ces petits aérostats qui se voient partout: il est devenu millionnaire.

Un pauvre diable gagnait misérablement sa vie, il y a une quarantaine d'années, à ramasser des os et des écorces d'oranges au coin des bornes parisiennes. Il apprend qu'un distillateur achète à un assez bon prix les écorces d'oranges pour fabriquer du curaçao. Vite il s'abouche avec tous les garçons de café et de restaurant de premier et de second ordre, il embauche des commissionnaires, il se met bien avec les bonnes des confiseurs et avec les concierges des grandes maisons; il paie dix sous ce qu'il revend cent sous. Il est devenu également millionnaire.

Quel enseignement il y a dans ces deux exemples!

**

On venait de lire un „fait divers," où il était raconté qu'un monsieur, en jouant avec un fusil de chasse, avait horriblement blessé un de ses amis.

Ce qu'entendant, un Verviétois tout rond et très-bon enfant, mais d'une violence à tout casser, s'écria d'un ton féroce:

— Eh bien, si quelqu'un plaisantait devant moi, un fusil chargé à la main, je vous saisisrais son arme et je vous le tuerais net.

Frémissement, protestations. Notre endiable reprit, mais avec plus de douceur:

— Oui, je le ferais... pour éviter un accident!

**

Il est intéressant de connaître l'ordre des sens, tel que la nature paraît l'avoir établi, chez l'homme, chez les quadrupèdes et chez les oiseaux, c'est-à-dire l'ordre dans lequel les différents organes des sens sont le plus sensiblement affectés.

Chez l'homme, — le toucher est le sens le plus parfait; — le goût est le second; — la vue est le troisième; — l'ouïe est le quatrième; — l'odorat est le dernier.

Chez le quadrupède, — l'odorat est le premier; — le goût est le second; — la vue est le troisième; — l'ouïe est le quatrième; — le toucher est le dernier.

Chez l'oiseau, — la vue est le premier; — l'ouïe est le second; — le toucher est le troisième; — le goût est le quatrième; — l'odorat est le dernier.

**

Dans beaucoup de villes, et surtout dans nos arrondissements ruraux il est d'usage, on le sait, que ceux qui aspirent à un mandat électif aillent en personne solliciter le suffrage des électeurs. Cela se pratique plus ou moins dans tous les Etats représentatifs, et de la part de tous les partis.

Il y avait, dans certain arrondissement, une lutte fort chaude; le succès dépendait de quelques voix. Un des candidats se présente chez un cordonnier qui exerçait une grande influence dans son village, parce qu'il lisait les journaux et avait l'esprit très-narquois.

— On verra, on verra répond l'artisan avec un malin sourire; mais auparavant il faut savoir à

qui l'on a affaire, et moi je ne connais les gens que lorsque j'ai bu avec eux.

— Mon cher Monsieur Crépin, lui dit le futur député, j'ai pourvu à tout; il y a chez un tel, à telle enseigne, un tonneau d'excellente bière forte, et je m'estimerai très-honoré....

— De la bière! fi donc! cherchez ailleurs vos dupes; je ne bois que du vin, et du Bourgogne encore!

— Je vous demande mille pardons; si vous voulez prendre seulement la peine de venir à deux pas d'ici....

— Sortir de ma boutique? Non, en vérité; si vous voulez boire avec moi, asseyez-vous sur cet escabeau.

Le candidat sourit à cette invitation et l'accepte. Son domestique va chercher le vin.

— Voudriez-vous fumer? Voilà ma pipe; convendez que ce tabac est bon.

— Délicieux, sur ma parole.

Le vin arrive. Après avoir bu, le cordonnier, dans une espèce de transport, s'écrie:

— Tenez, Monsieur le député, il faut que vous m'embrassiez.... Bon; de l'autre.... A merveille!

Tout cela fait, l'artisan appuie ses deux poings sur son tablier de cuir, élève la voix, et accablant monsieur le candidat d'un regard dédaigneux:

— N'avez-vous pas honte? lui dit-il. Quoi! vous n'êtes pas humilié de tant de bassesses! Eh bien! j'en rougis pour vous. Allez ailleurs mendier des suffrages:

Tu n'as pas su toucher mon cœur,
Eh bien, tu n'auras pas mon vote!

**

Vous avez souvent remarqué des tas de coquilles d'huîtres devant la porte des restaurants, et vous ne savez probablement pas ce que deviennent ces enveloppes du coïteux mollusque, quand leurs possesseurs savent en tirer parti. L'industriel qui achète ces coquilles, les écrase par un moyen quelconque; elles sont mises au pilon, d'où elles sortent bientôt sous la forme d'une poudre grossière, mais blanche, et qui, une fois sèche, est vendue aux fabriques d'eaux gazeuses pour la préparation d'une partie du gaz acide carbonique de nos syphons d'eau de seltz.

Ainsi, tout cela est jeté au coin de la rue, mais le génie de l'industrie a dit: „Non, tout n'est pas fini, car rien ne doit se perdre;" et rien n'est perdu.

**

Un assez joli distique, improvisé hier par un spéculateur malheureux:

De tous les maux jadis Pandore fut la source:
La boîte de Pandore, aujourd'hui, c'est la Bourse.

**

Parmi les „questions" posées dans des jeux de société, se trouvait celle-ci: „définir la femme." (Il est bien entendu que les messieurs seuls avaient le droit de répondre.) Voici quelques-unes de ces réponses:

Pour un peintre, la femme, c'est un modèle; — pour un médecin, c'est un sujet; — pour un paysan, c'est une ménagère; — pour un invalide, c'est une garde-malade; — pour beaucoup, c'est une dot; — pour un Huron, c'est une bête de somme; — pour le Musulman, un meuble; — pour l'Européen, un enfant gâté; — pour un collégien, c'est un ange; — pour un sceptique, c'est le paradis des amants, le purgatoire des maris, l'enfer de l'humanité; — pour un poète, c'est une fleur, une création transitoire entre l'homme et l'ange; — pour Alfred de Musset, c'était un être adorable, absurde, exécration et charmant.

Dans tout cela, ce qui a été trouvé de plus juste, est ceci: La femme est tout simplement la compagne de l'homme.

**

Dans une réunion de gais journalistes, un profane s'est permis de chanter ces trois couplets, à l'adresse de tous les journaux. C'était un peu méchant, mais tout le monde a applaudi. Donc, nous pouvons reproduire:

Qui sait, au nez de ses lecteurs,
Faire à grands renforts d'écritoires
Les grands auteurs, les grands acteurs,
Les incommensurables gloires?
Qui fournit jusqu'au piédestal?
C'est le journal!

Qui juge avec le même aplomb
Ce qu'il connaît, ce qu'il ignore?
D'un morceau d'or qui fait du plomb
Et de ce plomb de l'or encore?
Pouvoir magique et sans rival....
C'est le journal!

Pour tout entendre, pour tout voir,
Pour édifier, pour détruire,
Pour dire blanc, pour dire noir,
Pour louer, pour blâmer, pour nuire,
Enfin pour le bien, pour le mal,
Vive le journal!

JEAN-LE-BUTINEUR.

LE FILS DE L'INCONNU. (I)

(Illustré par Gustave Doré.)

I. — LE DÉPART.

C'est par une magnifique journée de mai de l'an 1096; tout respire la joie et la vie dans la création; au milieu du gai tableau que présente la campagne, un cavalier s'avance lentement sur le grand chemin conduisant du Stichts à la ville de Harlem. Il annonce dix-neuf ans à peine, il est d'une beauté remarquable, et pourtant un air de découragement, de profonde douleur morale est répandu sur ses traits; et si de temps en temps sa main n'eût saisi fièvreusement la poignée de son épée, si par moments un éclair sombre n'eût illuminé son regard éteint, on eût pu le prendre pour une statue de marbre.

Il était visible qu'une toute autre voix que celle de la nature parlait à son âme, — une voix qui tantôt excitait en lui une farouche énergie, tantôt le plongeait dans un sombre désespoir, dont rien ne pouvait le distraire.

Notre jeune cavalier avait, en effet, bien des raisons de se plaindre de sa destinée, quoiqu'il portât une épée au côté et que ses habits fussent d'étoffe précieuse. Il est vrai que ce riche costume, non plus que le blanc destrier qu'il montait, ne lui appartenait; pourtant, là n'était pas la cause de ses soucis, car le chevalier qui lui accordait l'hospitalité dans son manoir était un puissant seigneur et un bienfaiteur généreux. Mais il était une chose qui le peinait profondément et était la cause de l'amertume qui lui remplissait l'âme: c'était l'obscurité de sa naissance, l'idée qu'il ne portait pas de nom et qu'il n'avait pas de b'ason à montrer.

On l'appelait le Fils de l'inconnu. Et en effet, il n'avait connu ni son père ni sa mère, pas plus qu'il ne savait le pays où il avait vu le jour.

Il conservait bien le vague souvenir d'un vaste château où s'étaient passées ses premières années, mais ce souvenir remontait si haut et s'était tellement affaibli dans son esprit qu'il n'apparaissait que comme un rêve dont il ne parvenait plus à ressaisir la trame.

Élevé par les soins d'un vieux moine, le vénérable père Bruno, il avait passé un grand nombre d'années auprès de ce père âgé.

Plus tard, le bon moine avait confié l'enfant, devenu adolescent, aux soins d'un vieux seigneur dont le château s'élevait dans le voisinage de l'abbaye, afin qu'il fit son apprentissage de la vie guerrière, pour devenir plus tard un vaillant et loyal chevalier.

Le jeune homme trouva d'abord un charme infini dans le maniement de la lance et de l'épée, et s'adonna avec ardeur aux devoirs de sa nouvelle profession; mais bientôt ses tristes pensées vinrent l'assaillir de nouveau. Plus d'une fois, on lui jeta à la face le mystère de sa naissance. Un mot, un regard équivoque suffisaient pour remplir son âme d'un vif désir de faire de sa vie un supplice continu.

Dans ces moments de tristesse, il allait

réfugier auprès de son père adoptif pour essayer d'y trouver une consolation et un appui; mais le vieux moine, malgré toute son influence sur son pupille, malgré ses paroles d'encouragement et d'espérance, ma gré l'assurance

même qu'il lui donnait qu'il descendait de parents nobles et illustres, ne parvenait pas à enlever du cœur du jeune écuyer le trait qui l'ulcérât; car, lorsque ce dernier demandait en grâce à connaître les noms de son père et de sa

mère, le moine restait silencieux et sombre, comme si un secret terrible eût environné la naissance du Fils de l'inconnu.

Au moment où nous le rencontrons près des murs de la ville de Harlem, il est



LE DÉPART DES CROISÉS, PAR GUSTAVE DORÉ.

encore plus triste et plus abattu que d'habitude. Dans une querelle avec un jeune seigneur de haut lignage, celui-ci lui avait, le même jour, jeté à la face un mot qui l'avait rempli de rage, qui avait traversé son

cœur comme un poignard d'acier; le mot de „batard?...” Il s'était élancé sur l'auteur de cette lâche insulte, et l'arrivée seule de quelques compagnons d'armes avait pu préserver l'insolent du glaive de l'offensé.

Le pauvre jeune homme avait alors quitté le château, ne sachant où diriger ses pas, sans décision prise, mais bien déterminé à se dérober à l'avenir à de pareilles avanies. Encore si en ce moment il avait pu aller dévoter le trop

plein de son cœur dans le sein paternel du vieux moine, et chercher auprès de lui les consolations dont il avait tant besoin ! Mais Bruno était parti depuis plusieurs semaines pour le sud, vers le pays des Francs, où l'avaient

appelé les intérêts de son ordre et sans avoir pu préciser l'époque de son retour.

Le „Fils de l'inconnu" était donc seul au monde, seul avec sa douleur et ses sombres pensées. C'est dans cette situation d'esprit que nous le ren-

controns solitaire sur la grand'route de Harlem.

Bientôt le soir vint à tomber, les ombres des grands arbres qui bordaient le chemin s'allongeaient de plus en plus; notre héros cependant ne songeait pas à revenir sur ses pas, il



LE PORTRAIT DU SERGENT, D'APRÈS LE TABLEAU DE M. J. MEISSONIER

s'éloignait de plus en plus du château de son noble maître, et son cheval l'eut bientôt conduit dans le voisinage d'une grande plaine découverte, sous les murs de Harlem.

Un bruit confus s'élevait de cette plaine,

comme celui produit par des milliers de voix. Le cavalier s'étonna de ce bruit inattendu et de la vue de cette foule innombrable, s'agitant dans tous les sens comme les flots de la mer; mais bientôt il se rappela que c'était, ce jour-

là la grande foire annuelle de Harlem, ce qui fit qu'il continua son chemin avec indifférence.

Bientôt cependant un singulier spectacle attira ses regards, tandis qu'en même temps son cœur se remplit de joie. Au milieu d'un groupe

nombreux formé de chevaliers et d'écuycrs, de marchands, de bourgeois et de paysans revenant tous de la célèbre foire qui venait de finir, se trouvait, sur une petite hauteur, un vieux moine à l'aspect vénérable et la tête couverte de cheveux blancs. Il parlait à la multitude attentive et recueillie, et sa voix animée et vibrante semblait descendre jusqu'au fond des cœurs.

Dans ce moine, le jeune homme avait reconnu le vieux Bruno, son père adoptif, son seul consolateur et son seul ami en ce monde. Il aurait voulu se jeter dans les bras du vieillard, mais la multitude qui l'entourait l'en empêcha.

Il se mit à écouter les paroles qui sortaient de sa bouche; ces paroles le comblèrent bientôt d'étonnement et d'admiration, et son âme se remplit d'un sentiment nouveau au point qu'il oublia ses souffrances pour s'identifier en quelque sorte avec l'orateur.

Le religieux racontait son voyage en France et comment il avait rencontré un simple moine, un ermite, le corps couvert d'un vêtement grossier, se rendant de ville en ville, de village en village, de château en château, monté sur un âne, mais animé du souffle divin et appelant partout les chrétiens aux armes, afin d'aller délivrer du joug musulman, et le saint sépulchre, et les chrétiens de la Palestine. Déjà des milliers d'hommes, depuis les bords de la Garonne jusqu'à ceux de l'Escaut, depuis la Grande Mer jusqu'au Rhin, animés par les prédications de Pierre l'Ermite et du Pape Urbain, s'étaient levés et avaient pris la croix.

Les paroles énergiques, les mâles accents du vieillard firent sur le jeune cavalier une telle impression qu'il oublia tout, sa colère, ses douleurs, et resta en quelque sorte suspendu aux lèvres du prêcheur. Lorsque ce dernier eut fini, il se sentit comme enflammé d'une sainte ardeur et entraîné par une voix puissante à se ranger sous la bannière de la croix, au cri de: Dieu le veut! Ce cri avait trouvé un écho puissant dans l'âme de tous les assistants et devint le signal de l'entraînement général. L'émotion, l'enthousiasme longtemps contenus éclatèrent comme la foudre et se communiquèrent comme une étincelle à la multitude qui couvrait la plaine. Le cri de: Dieu le veut! Dieu le veut! s'élevait puissant et formidable jusqu'aux nues, tandis que la foule se rapprochait et se resserrait autour du monticule où se tenait le vieux moine, le bras armé de la croix et les yeux dirigés vers le ciel.

Le jeune homme s'était, le premier de tous, avancé vers le religieux et s'agenouillant à ses pieds:

— Père Bruno, s'écria-t-il, donnez-moi la croix pour que je puisse aller vaincre ou mourir en combattant les Sarrasins!

Le moine, qui avait encore les yeux tournés vers le ciel; les abaissa en entendant cette voix bien connue; il s'exclama joyeusement:

— Comment, vous ici, Hugo, mon fils!... Oh, merci, je bénis le Seigneur de la joie qu'il me procure en ce moment. Le premier de tous ici, recevez donc la croix et montrez-vous digne de la cause que vous allez défendre.

Hugo, — car c'est ainsi que nous appellerons dorénavant notre héros, — reçut des mains du moine la croix de laine rouge, l'embrassa avec ardeur et se l'attacha fièrement sur la poitrine. Cinq cents personnes de tout rang et de toute condition, depuis l'humble vassal jusqu'au puissant baron, suivirent à l'instant l'exemple du „Fils de l'inconnu.”

Le soir était entièrement venu et les étoiles scintillaient dans la voûte azurée, lorsque ces gens, venus paisiblement pour assister à la foire, et transformés subitement en fougueux champions de la cause chrétienne, songèrent à quitter la plaine où la voix du vénérable Bruno s'était fait entendre, pour aller annoncer dans toutes les directions la grande nouvelle et devenir à leur tour des propagateurs de la Croisade.

Le vieux moine et son fils d'adoption, si étrangement réunis en ce lieu, restèrent seuls en arrière, et, après avoir épanché les sentiments de leurs cœurs, ils reprirent le chemin de l'abbaye.

— Quel événement vous conduisait vers moi, mon fils? demanda Bruno après un court silence.

Hugo poussa un profond soupir; la grave insulte qui lui avait été faite ce matin-là, se repré-senta à sa mémoire avec toute son amertume, mais ne voulant pas peiner son bienfaiteur, il répondit:

— Ce qui m'a amené ici, mon père, c'est la main de la Providence, laquelle a daigné répandre un baume sur une blessure inguérissable.

Le moine jeta sur le jeune homme un regard de compassion et de tendresse.

— Oh! oui, mon enfant, cette puissante main va vous ouvrir une carrière nouvelle... Votre vie a désormais un but, un but noble et sacré: vous aiderez à délivrer Jérusalem, ou bien vous obtiendrez, en combattant les Infidèles, la couronne du martyr.

Le nouveau croisé avait écouté avec attention ces paroles; elles le détachèrent encore davantage de ses soucis terrestres et l'armèrent d'une énergie nouvelle pour la lutte qui l'attendait. Voilà pourquoi il ne dit mot de la cruelle blessure que son âme avait reçue le matin; il ne s'entretint avec son compagnon que de la grande expédition, de ses préparatifs et de la prochaine délivrance de la Terre-Sainte. Le vieux moine lui-même annonça sa résolution d'accompagner l'armée chrétienne, à l'exemple de tant de prélats et de prêtres qui déjà avaient reçu la croix des mains du Pape Urbain II et de Pierre l'Ermite.

Il y avait en ce moment dans le vieillard une apparence surhumaine; sa blanche chevelure paraissait une auréole, son regard avait quelque chose de divin qui transportait. Le jeune homme n'avait pas le courage de refroidir ce bel élan et de détourner Bruno de sa résolution. Il se tut et écouta en silence son compagnon qui continuait à l'entretenir de la future expédition. Il lui racontait comment en France, en Italie, en Flandre, en Brabant, aux pays de Liège et de Luxembourg, tous les esprits brûlaient d'enthousiasme pour la croisade; déjà des milliers de ducs, comtes, barons et chevaliers avaient pris la croix et faisaient leurs préparatifs de départ.

Ce ne fut que lorsque Hugo et son compagnon furent arrivés dans les murs de l'abbaye, que la nature reprit ses droits. Le jeune homme se jeta au cou du moine et lui fit part en sanglotant de la sanglante injure qu'on lui avait jetée au visage. Il raconta comment cette circonstance lui ayant fait quitter le château, il s'était trouvé sur le grand chemin au moment où, sans savoir de quel côté diriger ses pas, il l'avait entendu prêchant la Croisade sous les murs de Harlem.

Le père Bruno s'efforça de consoler de son mieux son fils adoptif; il lui répéta qu'aucune tache ne couvrirait sa naissance, et lui fit entrevoir que peut-être, dans un avenir prochain, avec l'aide de Dieu, il pourrait soulever le voile qui cachait son origine. Quoi qu'il en fût, il devait mettre de côté ses soucis et ses chagrins, pour ne plus songer qu'à la grande cause à laquelle il allait consacrer son courage et son épée.

L'été se passa, et bientôt vint l'automne; l'Occident entier s'était levé et avait ceint le glaive du combat. Dans les Pays-Bas aussi, en Frise, en Hollande, dans le Sticht, en Zélande, l'on se préparait avec ardeur à remplir le serment fait sur la croix et à prendre les armes.

Comme aucun comte ni puissant seigneur de ces pays n'accompagnait l'expédition, les guerriers néerlandais résolurent de se ranger sous la bannière du comte de Flandre, Robert, prince puissant et renommé pour son courage, sa sagesse et sa prudence.

Le jeune Hugo avait, lui aussi, fait avec ardeur ses préparatifs et attendait avec impatience le signal du départ.

Une grande douleur lui était portant encore réservée avant de quitter ce pays qui était peut-être sa patrie et où il avait été élevé. Le père Bruno, qui, le premier, avait prêché la croisade en ce pays, et qui aurait tant désiré accompagner l'expédition, ne devait pas avoir ce bonheur.

Un mois environ avant le jour fixé pour le départ, le vieux moine avait mandé près de lui son fils adoptif.

— Mon enfant, lui dit-il, avant de quitter probablement pour toujours ce pays, je dois entreprendre un dernier voyage, qui est intimement lié à votre sort et à votre avenir. Le résultat de ce voyage est entre les mains de Dieu; priez, mon fils, qu'il bénisse mes faibles efforts, priez et espérez; je ne puis pas vous en dire davantage pour le moment...

Inutile de peindre la fiévreuse inquiétude avec laquelle Hugo attendit le retour du moine; les minutes lui semblaient des heures et les heures des jours, car, quoique la discrétion lui eût défendu d'interroger son bienfaiteur sur le mobile de son voyage, il sentait qu'il s'agissait de sa naissance. Qui sait? Peut-être reverrait-il un père, une mère qu'il n'avait jamais connus!

Environ une semaine après son départ, le père Bruno était de retour à son couvent. Le jeune homme se tenait tremblant devant le vieillard, comme s'il s'agissait pour lui de la vie ou de la mort.

Un triste et pénible silence régna un instant entre ces deux hommes. Le religieux jeta sur le jeune Hugo un regard de profonde commiseration; enfin il parla en ces termes:

— Soumettez-vous aux décrets de la Providence, mon fils; ce n'est plus derrière, mais devant vous que se trouve votre destinée... La croix qui orne votre poitrine, vous montre votre avenir et le but de votre vie...

Hugo poussa un cri déchirant; sa voix s'étouffa au milieu de ses sanglots; enfin il s'écria avec amertume:

— Je suis donc condamné à m'entendre appeler pour toujours „le Fils de l'inconnu.”

Le moine inclina tristement la tête en signe d'adhésion.

Hugo allait, par de nouvelles explosions de douleur, essayer de décharger le poids qui obédait son cœur, lorsqu'il vit le vieillard devenir tout-à-coup blanc comme un linceuil et tomber en arrière sur son siège; l'émotion, la fatigue du voyage avaient miné sa faible santé. Le jeune homme oublia aussitôt ses chagrins, pour ne plus songer qu'à son bienfaiteur.

Lorsque l'heure du départ sonna, le vieux moine n'eut pas la consolation de ceindre du glaive bûnit son fils adoptif, lequel reçut des mains d'un prêtre étranger, qui lui parla ainsi:

— Recevez cette épée, mon fils, au nom de votre Créateur; ne vous en servez que pour le triomphe de la foi chrétienne; que jamais elle ne verse un sang innocent.

Le père Bruno était toujours sur son lit de souffrance, accablé de fièvre et luttant entre la vie et la mort. Il ne put donc accompagner l'expédition: ce fut une grande douleur pour le jeune Hugo, qui se sépara, le cœur brisé, de son père adoptif. — Ceux qui ne pouvaient accompagner la glorieuse expédition, les parents, les femmes, les enfants des courageux soldats de la chrétienté, se jetaient au pied de la croix, en les voyant s'éloigner dans le lointain, priant Dieu de bénir les armes des Croisés et de protéger leur retour.

(A continuer.)

BANNIE DU TOIT PATERNEL!

Roman. (1)

I.

Au milieu d'une des immenses bruyères que renferme le comté d'York, se trouvait une vaste habitation dont les fenêtres dégarnies de rideaux, laissaient, un soir d'hiver, passer des rayons lumineux qui se projetaient au loin. Dans une chambre du rez-de-chaussée de ce bâtiment, était assis, devant un feu ardent, un vieillard aux cheveux blancs comme la neige et dont les traits durs et hautains semblaient en ce moment porter un défi à l'humanité tout entière.

M. Markham, riche propriétaire, était veuf, vivait seul avec ses domestiques, et ne recevait jamais aucune visite; en un mot, il menait la plus triste existence qu'on puisse imaginer.

Cependant, il y avait un an à peine que la vieille maison de Lonemoor retentissait de joyeux éclats de rire, de gais propos; une société nombreuse et choisie s'y donnait rendez-vous à la belle saison, et à cette époque M. Markham passait pour l'hôte le plus courtois, le gentleman le plus aimable de tout le comté.

Quelle pouvait donc être la cause du changement subit qui s'était opéré dans la conduite du vieux lord? Quel événement terrible ou douloureux avait ainsi blanchi ses cheveux en quelques mois?

A ces questions, on répondait invariablement que c'était par suite du chagrin qu'il avait éprouvé en perdant sa fille unique, âgée de dix-huit ans, morte un an avant la date à laquelle commence cette histoire.

Miss Clara, en effet, avait été son idole: belle, spirituelle, aimante, possédant tous les dons qui distinguent la femme du monde, elle faisait l'orgueil et le bonheur de son père, qui n'avait plus qu'elle à aimer. Aussi, quand on parlait d'elle, chacun disait qu'avec sa beauté, ses talents et sa fortune, elle pouvait aspirer à un mariage princier.

Hélas! sa mort prématurée était venue mettre un terme à tous ces beaux rêves...

Un jour, Clara avait quitté Lonemoor avec des amis qui allaient passer quelques mois sur le Continent. L'époque fixée pour le retour de la jeune fille était arrivée, lorsque son père reçut un télégramme qui l'appela immédiatement à Bruxelles, ville où se trouvaient en ce moment les amis de Miss Markham. Il se rendit en toute hâte dans la capitale de la Belgique, et quand, un mois plus tard, il revint à Lonemoor, vêtu de deuil, il avait tellement changé qu'il était presque méconnaissable.

Il annonça que sa fille était morte, renvoya presque tous ses domestiques et ne voulut recevoir aucun de ses amis.

Depuis ce temps, il se renfermait dans ses appartements et répondait à peine aux paroles que sa femme de charge lui adressait.

On s'était attendu à ce que les restes mortels de Miss Markham revinssent au pays, afin que la pauvre demoiselle reposât dans le caveau de la famille, à côté de sa mère; mais le bruit vague courut qu'elle avait succombé à une fièvre pernicieuse, et que pour cette raison son père ne l'avait pas fait transporter en Angleterre.

Il était impossible de s'assurer de la vérité de ce fait, puisque le squire ne voyait personne, et qu'il avait sévèrement défendu à ses serviteurs de jamais prononcer le nom de Miss Clara devant lui.

La femme de charge, qui avait vu naître sa jeune maîtresse, l'aimait avec la tendresse d'une mère; cette bonne créature fut donc bien peinée quand elle reçut l'ordre de ne plus parler de celle à laquelle elle pensait nuit et jour.

Elle ferma les appartements de la chère morte, mais de temps en temps elle s'y rendait en secret, et les mettait en ordre, comme si elle avait espéré que la pauvre enfant reviendrait un jour.

Done, un soir d'hiver que l'obscurité s'étendait comme un voile funèbre sur la plaine désolée,

que la pluie tombait à torrents et que le vent soufflait avec violence, M. Markham était, comme d'habitude, assis, sombre et rêveur, dans son salon, où un bon feu brûlait dans l'âtre.

Tout-à-coup, il leva la tête; un bruit de pas venait de frapper son oreille. Il tressaillit, et pour un instant, oublieux du passé, il regarda vivement du côté de la porte. Les pas disparurent. Ce n'était que la femme de charge, M^{me} Quillet, qui s'occupait du service de la maison. Le squire soupira profondément.

— Quelle nuit! murmura-t-il, tandis qu'une rafale secouait les fenêtres de la vieille demeure. Quelle nuit pour ceux qui sont sans asile!... C'est étrange, cont nua-t-il, comme je pense à elle ce soir. Il y a juste une année aujourd'hui que je recevais ce télégramme de Bruxelles... Une année!...

En prononçant ces mots, ses traits s'étaient assombris, et il mordit jusqu'au sang ses lèvres minces et serrées.

II.

La porte s'ouvrit en ce moment, et la femme de charge entra, portant un plateau.

M. Markham, sans la regarder, fit un geste de la main pour l'éloigner.

La fidèle gouvernante sortit en silence, et le malheureux vieillard fut de nouveau seul avec ses pensées.

De plus en plus plongé dans une sombre rêverie, il écoutait le bruit de la tempête qui se déchaînait avec une nouvelle fureur, quand il crut entendre le son d'une voix au dehors.

Il lui semblait qu'on appelait au secours dans la bruyère. Il pâlit et se leva vivement.

Oui, il avait bien entendu: c'était bien la voix d'une femme!

Le vieillard s'élança vers la fenêtre, mais les ténèbres l'empêchèrent de rien distinguer d'abord.

Une idée lui vint: il saisit sa lampe et, à la lueur qu'elle projetait au dehors, il vit une forme humaine se diriger vers la maison.

A cette vue, le maître de Lonemoor semble frappé de stupeur; il respire à peine; immobile, il tient toujours sa lampe à la main, quand tout-à-coup la maison retentit sous les coups redoublés du marteau de bronze qui se trouve à la porte extérieure.

Ces sons rappelèrent le squire à la situation présente.

Il bondit en avant, la fureur dans les yeux, et se trouva en un instant dans le vestibule, où il rencontra M^{me} Quillet, qui s'était empressée d'accourir pour répondre à l'appel pressé du visiteur.

Le lord la repoussa, mais la femme de charge, inquiète et tremblante, ne bougea pas.

Pendant ce temps, le marteau résonna à plusieurs reprises, et le maître du logis, enlevant barres et verrous, ouvrit la porte au large.

Un grand coup de vent s'engouffra dans la maison, en même temps qu'y entra une jeune femme dont les vêtements étaient trempés de pluie et souillés par la boue des chemins. Ses traits étaient cachés par sa longue chevelure

humide, et sa tête, enveloppée simplement d'un voile, était penchée sur sa poitrine. Elle était vêtue d'une vieille robe de soie fanée, et un châle d'une grande valeur entourait ses épaules.

— Secourez-moi! secourez-moi! je vous en supplie! dit l'étrangère d'une voix si faible qu'on l'entendait à peine.

Le vieillard, ayant jeté les yeux sur cette infortunée, une expression de haine et de fureur vint animer tous ses traits.

— Il n'y a plus de secours pour vous ici! s'écria-t-il d'une voix étouffée par la colère; sortez, sortez à l'instant!... et puissiez-vous périr dans la tempête!

La malheureuse poussa un douloureux gémissement. La femme de charge, saisie d'inligation, s'approcha de son maître en disant:

— Vous n'avez jamais repoussé de votre seuil aucun de ceux qui vous ont demandé assistance; pourquoi repoussez-vous donc cette pauvre femme qui semble malade, et qui ne peut pas aller plus loin par cette affreuse nuit?

— Silence! interrompit l'exaspéré vieillard, il n'y a pas de place ici pour elle... Retirez-vous, fit-il avec fureur et en s'avancant vers l'étrangère d'un air menaçant, comme pour la pousser au dehors.

Celle-ci recula en proférant un cri de terreur; et pendant qu'elle faisait ce mouvement en arrière, elle avait d'une main écarté de son front son épaisse chevelure noire et découvert son visage.

L'infortunée paraissait être une jeune fille, mais son teint pâle, sa physionomie amaigrie annonçaient la souffrance. A l'éclat fébrile de ses yeux, au regard étrange qu'elle jetait sur le maître de Lonemoor, il était facile de voir que sa raison l'avait abandonnée.

Était-elle dans le délire de la fièvre ou bien en proie à quelque cruel chagrin? Une femme à l'esprit sain, aurait-elle parcouru ainsi la nuit une lande solitaire, pendant que les éléments se déchaînaient avec fureur?

Quoi qu'il en soit, quand le vieillard avait vu en plein les traits de l'étrangère, il était devenu livide et avait paru frappé de terreur.

La gouvernante, au comble de la stupéfaction, s'écria d'une voix émue:

— C'est Miss Clara, c'est Miss Clara!... Oh maître, vous m'avez dit qu'elle était morte!...

— Elle est morte, répondit le squire d'une voix rauque; ma fille est morte!...

— Elle n'est pas morte, reprit M^{me} Quillet, la voilà pleine de vie; c'est bien elle... N'avez-vous pas honte de vouloir chasser d'ici votre unique enfant, pour qu'elle aille mourir dans la lande?... C'est elle, c'est notre chère demoiselle, que je défendrai contre vous-même.

Elle se tut en voyant que la jeune étrangère continuait à la regarder sans que rien de sa part indiquât qu'elle l'eût reconnue.

— Venez donc à mon secours, supplia la pauvre créature d'une voix tremblante; je suis si fatiguée!... Je n'ai plus d'asile, je dois retourner chez mon père; je veux revoir mon père... Aidez-moi à le retrouver...

Et en prononçant ces dernières paroles elle s'évanouit aux pieds du maître de Lonemoor.

(A continuer.)

RÉBUS N^o 1.



Les abonnés qui feront parvenir à l'Administration à Bruxelles, la solution du rébus N^o 1, recevront un numéro qui donnera droit à un tirage au sort dont les 10 premiers numéros sortis recevront gratuitement le tableau de la peintre Bogaerts, la Laitière Flamand^e, d'après J. B. Madou, valeur 25 francs. Le tableau sera renfermé dans une charmante boîte artistique.

Les 50 premières solutions ont droit à recevoir avec 50% de remise, soit pour 1250 francs au lieu de 25 francs, le même tableau, franco à domicile.

Le tirage au sort aura lieu dans le courant du mois de mars, à une date qui sera fixée ultérieurement.

LA JOURNÉE DE THOMAS-LE-MENUISIER (4 ACTES, 33 TABLEAUX) PAR CHUZ.



.....
Oui, mais nous ne pouvons pas être partout à la fois. Nous sommes accablés d'ouvrage, nous autres!



Tiens, ma pipe est bouchée! Heureusement que je vais avoir des clous.



Allons chercher mes outils.



— Vous restez longtemps sur cette tâche. —
— C'est que j'ai oublié de demander ce que je dois faire.



Quel fardeau!..... Ah, c'est Mr. Chose qu'on enterre!



Ainsi va la vie: travailler et mourir!



Enfin, me voilà!... Ma pipe d'abord.



Ça marche.... Maintenant, à l'ouvrage!



Nul doute, ça provient de la gouttière.

(A continuer.)